

**L'ANOMIE SEXUELLE DU CRIMINEL BALZACIEN OU LA SUBLIME
MARGINALITE DE LA REVOLTE
THE SEXUAL ANOMY OF BALZACIAN CRIMINALS OR THE SUBLIME
MARGINALITY OF REBELLION**

Lauren Bentolila-Fanon¹

RÉSUMÉ : Alors que les discours médicaux et policiers du début du XIX^e siècle tendent de plus en plus à faire du mal une déviance contre-nature, l'homosexuel s'impose comme l'incarnation de tous les interdits et de toutes les transgressions: rétif aux normes de la sexualité légitime, l'inverti connaît nécessairement la tentation de l'illégal dans un mépris de toute loi. Influencé par ces représentations consensuelles, Balzac dote ainsi certains de ses personnages criminels d'un désir irrégulier. Toutefois, cette nouvelle preuve d'anomie semble davantage redevable d'une esthétique romantique de la révolte que des discours moralisateurs des ethnographies carcérales: parce qu'il est le signe d'une énergie pléthorique, le désir criminel profite du prestige de l'intensité, qui transfigure alors l'abject en sublime et le contre-nature en surnature.

MOTS-CLEFS : Balzac, roman, homosexualité, criminel

ABSTRACT : As doctors and police officers of the early 19th century tend to picture evil as unnatural deviance, the homosexual character offers himself as the epitome of all prohibitions and transgressions: at odds with sexual normativity, the homosexual figure is therefore drawn to everything illegal in defiance of the law. Partly influenced by those converging views on the subject, Balzac invests some of his fictitious criminals with an irregular desire. However, it seems that this other sign of abnormality inherits more from the Romantic aesthetic of revolt than from prison ethnographies. As he stands as proof of overflowing energy, the criminal desire benefits from the prestige given by intensity which therefore makes debauchery sublime and the unnatural supra-natural.

KEYWORDS : Balzac, novel, homosexuality, criminal

En définissant la pédérastie comme “le vice de toutes les corporations d’hommes qui vivent en dehors de la société” (VIDOCQ, 1998, 823), le dictionnaire d’argot de Vidocq atteste de manière exemplaire l’assimilation que le XIX^e siècle a opérée entre stupre et criminalité, l’éros criminel étant devenu l’éros *du* criminel dans un vaste processus de cristallisation et de marginalisation de tout facteur de désordre. Soucieuse d’écarter ce qui venait heurter une idéologie entichée de normativité et de conformisme, la société bourgeoise interpréta toute anomalie en termes d’anomie et confondit dans un

¹ Doutoranda e professora temporária (ATER) na Universidade Toulouse – Jean-Jaurès, membro do grupo de pesquisa “Literatura e Hermenêutica (ELH).

même mouvement de réprobation les formes sociales, morales, pénales et médicales de la dissidence. Invertis et criminels se rencontrèrent alors dans les marges de la nature et de la Loi pour incarner ce qui fait exception, dans une société où “*il faut être comme tout le monde*” (GAUTIER, 1880, 10).

Désireux de décrire les pandémoniums du crime dans toute leur verueur, Balzac prête à certains couples de hors-la-loi une sexualité, si ce n'est ouvertement “antiphysique”, du moins essentiellement ambiguë – tel est le cas de Vautrin, le bagnard émérite qui courtise les jeunes éphèbes, de la marquise de San-Réal qui assassine sa maîtresse dans un accès de désespoir, mais aussi de la cousine Bette, dont la jalousie morbide n'a d'égale que son affection tendancieuse pour Valérie Marneffe, ou encore de Sarrasine –, comme si l'inversion sexuelle de l'individu criminel venait surmanifester la révolte d'un personnage “en guerre avec la société” (BALZAC, 1976, 191). Or il s'agit moins, pour l'auteur, de sacrifier au discours consensuel contemporain que de situer la figure du criminel en marge de la normalité entendue ici au sens de médiocrité. Ainsi, le désir hétérodoxe des criminels balzaciens ne ressortirait pas tant à la monstruosité qu'au sublime, en associant le hors-la-loi à la démesure plutôt qu'au désordre. En effet, si le romancier emprunte aux représentations usuelles en faisant de l'inversion un *habitus* criminel, il s'avère que le désir (du) hors-la-loi s'impose avant tout en tant que paroxysme, dont l'étrangeté et la violence rattachent le criminel balzacien, non à un espace moral et social contre-nature, mais à une utopie de la surnature. Car l'inverti criminel constitue bien une exception tant parce qu'il se soustrait à toute systématisme réglementaire que parce qu'il refuse tout nivellement. Aussi la congruence entre sexualité marginale et criminalité ne s'exprime-t-elle pas dans les mêmes termes que dans l'imaginaire collectif contemporain, l'écart à la norme contredisant toute idée de déviance pour assurer une position de surplomb par rapport à la fade médiocrité. Si la représentation balzacienne de l'inversion sexuelle emprunte dans une certaine mesure aux discours contemporains, nous verrons que le véritable point de rencontre entre désir anémique et criminalité se fait en réalité au moyen d'un sublime romantique déversant les richesses de l'inouï, de l'intense et du vrai tandis qu'il rejette l'ennuyeuse banalité.

Du sodomite à la “tante” : historiographie d'une anomalie

Pédéraste, sodomite, inverti, tante, troisième sexe: parmi tous les noms dont on affuble l'homosexuel¹ au XIX^e siècle, c'est sans doute celui d'antiphysique qui subsume le mieux les représentations et conceptions de l'unisexualité. Dans son historiographie de l'homosexualité, Thierry Pastorello insiste sur le fait que "la perversion n'existe [au XIX^e siècle] que comme un arrachement de l'être à l'ordre de la nature" (PASTORELLO, 2011, 106), la fin du XVIII^e siècle marquant de fait le déplacement de la sodomie du domaine de la pénalité vers celui de la médecine. En effet, le code pénal ne reconnaît plus, après la Révolution, la sodomie comme une infraction, de la même manière que le blasphème et le sacrilège échappent au châtement juridique. Cette pratique sexuelle honnie se soustrait alors au couple normatif formé par la législation et la religion dont les autorités allaient de pair. Pourtant, c'est cette sortie du cadre pénal qui permit l'émergence d'un discours qui, sans cesser de les condamner, a octroyé aux rapports entre même sexe une reconnaissance fondée, sous l'influence de l'hygiénisme, sur la reconfiguration de la pratique vicieuse en identité pathologique.

Michel Foucault rappelle ainsi combien la sexualité est, avant la fin du XVIII^e siècle, une donnée juridique, de nombreuses pratiques étant indistinctement condamnées comme autant de transgressions des lois civiles et religieuses. Le sexe se définit alors essentiellement en termes de légalité par une polarisation des comportements érotiques entre sexualité légale, licite et légitime et sexualité illégale, illicite et illégitime ; et si la notion de "contre nature" existe, l'historien explique qu'elle "n'[est] perçue que comme une forme extrême du 'contre la loi'" (FOUCAULT, 1976, 53). La loi sanctionne donc, sans jugement de *nature* mais seulement de gravité, l'adultère et l'homosexualité, les caresses indues et la bestialité. En tant qu'institution civile et religieuse, le mariage, voué à la génération, sert alors tout à la fois de référence normative et d'investiture privilégiée de l'exercice pénal, la loi règlementant avant tout l'éros conjugal. Or le XIX^e siècle opéra un renversement de perspective en se concentrant sur ce qui dépassait le cadre matrimonial : si ce dernier restait la norme, "plus rigoureuse, peut-être" (FOUCAULT, 1976, 53), on n'en régenta plus de manière aussi systématique la vie intime et surtout, on dissocia les comportements sexuels qui l'outrageaient de ceux qui, indépendamment de toute structure juridique, dérangeaient. Aussi, "lois naturelles de la

¹ Le vocable "homosexualité" n'apparaît que tard dans le siècle : mot formé en allemand en 1869, le terme ne passe en français que dans les années 1890 mais ne se popularise qu'après la Seconde guerre mondiale. Bien qu'anachroniques lorsqu'appliqués à la première partie du siècle, nous utiliserons les mots "homosexualité" et "homosexuel" tout au long de notre propos pour des raisons de clarté. Pour plus de détails quant à la naissance et à la diffusion du vocable, consulter l'introduction d'Eric Bordas au numéro 159 de *Romantisme* (BORDAS, 2013, 3-17).

matrimonialité et règles immanentes de la sexualité commencent[-elles] à s'inscrire sur deux registres distincts" (FOUCAULT, 1976, 55). Or à cela s'ajouta la soumission de la sexualité à un régime de productivité qui orientait l'énergie sexuelle vers une finalité reproductrice. Contre tout autotélisme du désir, la société post-révolutionnaire œuvra pour une téléologie fonctionnelle du sexe en promouvant l'idéal de la famille et surtout, du mariage fertile. Se met ainsi en place, dès la fin du XVIII^e siècle, une véritable économie de la sexualité encadrant et ordonnant l'éros par la redéfinition du désir en termes de génération. C'est alors à une double socialisation du coït que procède l'ère bourgeoise: d'une part, en ce qu'elle pose un cadre institutionnel et juridique, mâtiné de moralisme, à l'acte sexuel, d'autre part parce qu'elle fait de la procréation une forme de tribut versé à la société. Dans ce contexte de *domestication* de la sexualité, avoir des enfants dans les structures prévues par la loi et la morale revient donc littéralement à garantir l'ordre tout en travaillant au bon fonctionnement du corps social. Inversement, les formes volontairement stériles de la sexualité – masturbation, prostitution et homosexualité – sont perçues comme anarchiques et essentiellement antisociales. Privées de reconnaissance sociale, ces amours honteuses furent alors reléguées dans les milieux interlopes du cabaret et de la maison close, et plus largement de la nuit où elles se mêlèrent, dans l'imaginaire collectif, à la contre-société du crime.

Dans un processus de confusion de l'anomie sexuelle et de l'anomie criminelle, la sexualité marginale devient au XIX^e siècle celle des marges, le hors-la-loi déclinant alors de manière exemplaire le double paradigme de l'interdit et du contre-nature. L'homosexualité n'est alors pas seulement pensée comme contravention à la répartition des genres ou encore à l'hygiène mais s'apparente de plus en plus au cours du siècle à une subversion de l'ordre social. L'abjection des pratiques antiphysiques a, dans un premier temps, pour corollaire le risque des maladies vénériennes et, en tant que sexualité stérile, fait planer la menace de la dépopulation en un temps où la sexualité est devenue un phénomène social¹. Mais c'est en se confondant avec la criminalité que l'homosexualité acquiert sa dangerosité maximale en offrant une synthèse infernale de toutes les formes de transgressions. Comme le note Michel Sabalis dans la notice "Criminel" du *Dictionnaire de l'homophobie*, "l'amalgame entre criminel et homosexuel était un lieu commun, car tous deux défiaient les normes de la bienséance,

¹ Thierry Pastorello insiste sur l'aspect social de la sexualité à partir de la fin du XVIII^e siècle, période à partir de laquelle le peuple s'appréhende comme population. L'émergence de l'État civil impliqua dès lors la nécessité d'un contrôle démographique ayant donné lieu au recensement ainsi qu'aux statistiques (PASTORELLO, 2011, p. 103).

se côtoyaient dans leurs aventures nocturnes (à en croire les discours homophobes) et menaçaient l'ordre établi" (SIBALIS, 2003, 111). Si l'affaire Lacenaire confère à ce raccourci une légitimité et une popularité sans précédent, l'origine d'un tel phénomène est à chercher dans les rapports de police où l'homosexualité se mêle à la prostitution et au crime à travers, notamment, la pratique dite du chantage¹, ainsi que dans les monographies du monde carcéral, qui se multiplient à partir des années 1820. Cette littérature de la répression place l'homosexualité au début et à la fin de la chaîne du mal en en faisant l'"antichambre" et la "fille du crime" (PASTORELLO, 2011, 138). La prison et le bagne, "milieu[x] érotiquement pathogène[s]" (BERTHIER, 1979, 149), sont perçus comme de véritables pandémoniums où la dénaturation de la conscience entraîne nécessairement celle du corps et de son désir. Vidocq se désole ainsi que les détenus y "contractent l'habitude de la pédérasie", "leur corps [étant] aussi flétri que leur âme" (VIDOCQ, 1998, 848). Comprise comme un double négatif de la société régulière, la prison tire, en effet, sa perversion du régime subversif de l'inversion: les criminels les plus barbares y sont célébrés comme des héros, le vice y est proclamé vertu et l'amour des hommes supplante l'amour des femmes. Le programme des monographies est généralement le même: après une présentation de l'emploi du temps, du régime alimentaire ainsi que du costume du détenu, après une initiation aux différents types de criminel et à leur langage, vient la révélation des débauches carcérales, point culminant dans la démonstration de la déchéance et de l'altérité que concentrent ces hétérotopies. Villermé consacre par exemple un chapitre de son ouvrage, *Les prisons telles qu'elles sont, et telles qu'elles devraient être*, aux "mœurs des prisonniers" où il révèle, non sans répugnance, que l'homosexualité fait office de règle dans les milieux carcéraux:

Tout porte à croire qu'un des premiers effets des circonstances dans lesquelles se trouvent les prisonniers est l'extinction des désirs de l'amour. C'est aussi ce qui arrive, dans les premiers temps, malgré le très-petit nombre de ceux dont les fers n'ont point dégradé le caractère moral ; mais qu'il est loin d'en être ainsi chez ces êtres dépravés et abrutis qui sont ensemble ! Peindrai-je ici les mœurs qui en résultent ? En quels termes dire qu'à défaut d'individu d'un autre sexe, le prisonnier se *marie* (c'est le mot consacré dans les prisons) avec un autre prisonnier ? On ne saurait croire combien le vice de la pédérasie et de la masturbation sont communs dans les prisons. Jeunes et vieux, ils s'y abandonnent avec tant d'excès, que c'est à

¹ Un beau jeune homme, servant d'appât, attire la victime dans un endroit isolé en lui faisant espérer un rapport charnel ; une fois le couple éloigné de tout indiscret, le "chanteur" fait son apparition et, se faisant passer pour un policier, prétend dénoncer le client, à moins que ce dernier n'achète son silence.

cela plus qu'aux misères, aux chagrins, etc., que les médecins des prisons de la Seine, que j'ai consultés, attribuent la fréquence des phtisies pulmonaires, des tiraillements d'estomac, des faiblesses musculaires, de la débilitation de la vue et des facultés intellectuelles. (VILLERMÉ, 1820, 95)

Tout est placé ici sous le signe de l'inversion: ce qui est censé éteindre le désir ne fait que l'aviver, le mariage, avec une ironie parodique, ne réunit plus deux individus de sexe différent mais deux codétenus et une pratique que l'on pourrait penser exceptionnelle définit la norme. Ces propos de Villermé prouvent combien il existe, pour lui et ses contemporains, "une homosexualité spécifiquement carcérale, comme institutionnalisée dans le ghetto anti-institutionnel de la prison" (BERTHIER, 1979, 149). La *régularité* de tels accouplements se mesure d'ailleurs à l'aune des maux les plus fréquents, qu'en hommes de leur temps, les médecins interprètent comme les conséquences d'une sexualité malsaine à tous points de vue. Pourtant, même si Villermé se propose de désillusionner son lecteur en lui révélant sans fard la réalité carcérale, la réprobation et le dégoût jugulent l'écriture et la condamnent à la suggestion plutôt qu'à la monstration. Aussi le discours oscille-t-il entre prétéritons scandalisés et propos médicaux, tentant d'inscrire le discours dans le domaine du savoir à force de généralisation et de scientificité, sans que jamais le corps ni la passion ne soient considérés pour eux-mêmes. Bien au contraire, désireuses d'atténuer l'outrage, ces prétendues démythifications désincarnent, et lorsque certaines figures d'invertis sont convoquées, elles tombent inmanquablement sous le coup de l'érudition, comme si la science s'accompagnait d'une paradoxale *nescience* des corps et de leurs désirs propres. Ainsi, dans la section consacrée aux "détenus" des *Français peints par eux-mêmes*, la visée documentaire du propos entraîne nécessairement une présentation de la sexualité carcérale à grand renfort de circonlocutions:

Plus j'avance dans ces voix fangeuses de l'immoralité des détenus, plus j'approche du cloaque impur où toutes viennent aboutir et se confondre. [...] Mais bien "que la philosophie se mesle et parle librement de toutes choses pour en trouver les causes, les juger et les régler", je ne me sens pas le courage d'aller plus loin. Il est des turpitudes qui figent l'encre dans la plume, comme la pitié dans le cœur. J'ajouterai seulement ici qu'il existe, dans les prisons d'hommes, des hommes dont la dégradation descend tellement bas, qu'ils cessent d'appartenir à leur sexe. (MOREAU-CHRISTOPHE, 2004, 643-644)

Une telle évocation de l'homosexualité est emblématique des discours du temps : aussitôt convoquée, elle est éludée¹. Passage obligé de la vulgarisation du système pénitentiaire et argument majeur dans la démonstration de son dysfonctionnement, le sujet de l'homosexualité constitue une véritable aporie du discours mathésique, qui tente de signifier sans nommer, de dévoiler sans montrer. C'est donc toujours la même frilosité du langage, toujours le même dégoût qui ressort de telles entreprises, comme si la parole elle-même se résorbait devant ce qui apparaît comme le comble du vice et de la déchéance morale. Les termes génériques à connotation morale ainsi que l'argot permettent alors, comme chez Villermé, de protéger la langue de toute contamination et rejettent dans les marges du dicible le corps et sa sensualité. L'antiphysique est en définitive une bête de foire que l'on se refuse le plus souvent à exhiber, les monographies se contentant d'un bégueulisme où éclate, dans toute sa force, le dédain.

Cette réprobation fortement marquée par le lexique axiologique est d'ailleurs le plus souvent récupérée comme preuve de l'aberration de la réclusion pénitentiaire telle qu'elle se pratique en France, grande préoccupation des philanthropes, dont Appert, qui eurent tôt fait d'avancer cet argument en faveur de cellules individuelles:

Je ne reviendrai pas sur les graves inconvénients [*sic*] qui résultent d'entasser des hommes, encore dans la force de l'âge, si près l'un de l'autre pendant les nuits. Déjà je me suis élevé bien des fois contre l'immoralité déplorable que développe et entretient un tel système : j'ai été compris. C'est à l'administration de s'occuper d'arrêter un vice horrible qui se propage avec une effrayante rapidité, et pour lequel il est peu de moyens de guérison, lorsqu'une fois il est familier aux criminels. (APPERT, 1836, 233)

Ici, l'homosexualité est plus que jamais présentée comme consubstantielle à l'univers carcéral où la promiscuité nocturne et la bien portance des prisonniers conduisent inexorablement à une luxure dénaturée. Le vice est donc la conséquence d'un système vicié, responsable de la propagation endémique de ce qu'Appert présente comme une maladie. Dans un contexte où l'hygiénisme se montre particulièrement soucieux de l'influence de l'environnement sur la santé, la prison s'impose alors comme un milieu *malsain* occasionnant diverses dérives honteuses. À la fois réceptacle et vivier de toutes

¹ La question de la mise en mots de l'homosexualité occupe Jacques-Philippe Saint-Gérard dans son article "Homosexualité des alphas-décédés : remarques sur un innommable des dictionnaires conformes, et recours aux excentriques" dans lequel il s'intéresse à la difficile formulation de l'écart dans les dictionnaires du XIX^e siècle. Jacques-Philippe Saint-Gérard constate que la désignation de ce que l'on considère alors comme hétérodoxie sexuelle oscille entre l'occultation – les dictionnaires ne lui consacrant aucune notice – et la réprobation. Mais même dans ce dernier cas, le dégoût et la condamnation finissent par emplir les colonnes de l'ouvrage, éludant alors la chose au moyen d'une glose moralisatrice. L'article conclut ainsi que "les lexicographes [...] restent généralement fort embarrassés pour présenter les mots et les faits référant à des mœurs jugées condamnables par les autorités morale, religieuses et politiques" (SANT-GÉRARD, 2013, p. 31).

les formes d'abominations, les espaces carcéraux accueillent l'anomie la plus absolue, depuis la transgression sociale et juridique jusqu'au dérèglement sexuel. Dès lors, on mesure pleinement combien l'homosexualité "parachève la figure du criminel" pour en faire "aussi un paria érotique" (BERTHIER, 1979, 153).

Mais la représentation de l'unisexualité ne se limite pas aux traités médicaux ou aux ethnographies carcérales. Comme le remarque Pierre Laforgue, "autour de 1830 paraissent toutes sortes de romans et de nouvelles qui mettent en scène des histoires d'amour singulières, *bizarres*, pour employer un des mots de cette époque" (LAFORGUE, 2014, p. 10), parmi lesquels figurent plusieurs romans balzaciens du crime.

Les amours violentes du hors-la-loi balzacien

Sans conteste, "le personnage à travers lequel [Balzac] propose son plus célèbre portrait de paria sexuel est celui de Vautrin" (LUCÉY, 2008, 223), véritable type du bagnard inverti, au fondement duquel l'amalgame entre homosexualité et criminalité s'impose dans toute son évidence. Plus que tout autre, le personnage de Trompe-la-Mort témoigne de manière exemplaire de la porosité de la fiction aux discours contemporains en ce qu'il s'illustre "comme le représentant symbolique du sexe emprisonné" (BERTHIER, 1979, 149). Pierre Laforgue formule d'ailleurs la consubstantialité de l'anomie sociale et de l'anomie sexuelle du personnage en postulant que "la force idéologique [...] de Vautrin chez Balzac [...] vient de ce que, en sa personne de bagnard en rupture de ban et d'homosexuel, l'éros et le social font chacun la preuve de l'autre" (LAFORGUE, 2014, 23). On apprend en effet dans *Le Père Goriot* qu'il s'est sacrifié pour son amant en prenant à son compte un crime de faux qui le conduit au bagne, et *Splendeurs et misères* met en scène les retrouvailles entre Vautrin et son ancien compagnon de chaîne et amant, Théodore Calvi. Ces détails sont loin d'être fortuits et construisent une personnalité cohérente avec les représentations contemporaines : dans le passage où Godureau présente Trompe-la-mort à Poiret et Mlle Michonneau, l'agent prend soin, avant toute chose, de donner quelques précisions quant au mode de vie des criminels ; ainsi, après leur avoir expliqué que "le forçat n'a généralement que des épouses illégitimes, [que la police] nomm[e] des concubines" (BALZAC, 1976, 190), Godureau révèle que Vautrin "n'aime pas les femmes" (BALZAC, 1976, 192), inscrivant alors doublement le crime dans l'immoralité, celle du concubinage d'une

part, et celle de l'inversion sexuelle d'autre part. Ce court passage d'ethnographie criminelle, que Balzac nourrit de renseignements pris auprès de Vidocq et d'Appert, provoque alors les récriminations de Poiret qui s'indigne de "la conduite immorale de ces gens, qui donnent un très mauvais exemple au reste de la société" (BALZAC, 1976, 190) de la même manière que les médecins et philanthropes s'insurgent, dans leurs monographies, des pratiques contre-nature des prisonniers. Mais à la grande différence de ces textes effarouchés, le goût des hommes ne s'exprime pas toujours dans la fiction balzacienne par la négation, à l'inverse du discours de Godureau où le *dé-goût*, sous forme d'euphémisme, permet de taire les véritables penchants du bagnard. Si Balzac reprend un poncif de son temps en rapprochant homo-érotisme et criminalité, il le fait avec une audace notable qui révèle la charge érotique de l'amour emprisonné dans une sorte de surenchère provocatrice. Le sexe brimé devient alors, dans le roman balzacien, sexualité. Comportement volontairement désexualisé dans les monographies, l'homosexualité carcérale prend littéralement chair par la mise en personnage : en s'individualisant, le désir prend corps, et contre le bégueulisme des discours contemporains, Balzac représente l'unisexualité en termes de relation et d'union charnelles. Car l'amour inverti appelle nécessairement le couple et s'actualise en un certain nombre de gestes et de paroles qui signifient le désir homosexuel en convoquant l'image du corps à corps. Ainsi Vautrin dit-il, à travers ses nombreuses amitiés masculines, la nécessité du couple : "La première pensée de l'homme, qu'il soit lépreux ou forçat, infâme ou malade, est d'avoir un complice à sa destinée" (BALZAC, 1977, 707). Or l'ami est aussi le partenaire sexuel. Alors que Vautrin dévoile à d'anciens camarades du bagne, tous emprisonnés à la Force, son projet de sauver Théodore de l'échafaud, Fil-de-Soie allègue une raison purement charnelle : "je veux cromper cette sorbonne" (je veux sauver sa tête) annonce le Napoléon du crime, "à cause de sa *montante!* dit Fils-de-Soie en souriant" (BALZAC, 1977, 858). La "montante", terme argotique désignant la culotte, convoque directement le phénomène physique de l'érection. La langue du crime permet donc ici de confondre homosexualité et milieu carcéral, mais, contrairement aux monographies, le recours à l'idiome ne constitue pas une stratégie d'évitement ; bien au contraire, ce langage "farouche" (BALZAC, 1977, 829) vient dire toute la charge sexuelle de l'amitié pénitentiaire avec une audace notable. L'argot révèle que le compagnon d'opprobre est aussi un partenaire et que l'accouplement, c'est-à-dire l'association par la chaîne de deux forçats, entraîne nécessairement la copulation. Le corps prisonnier et contraint du nouveau système pénal

est donc avant tout un corps de pulsions érotiques dont l'intensité modèle jusqu'au langage lui-même ; or c'est ce double *langage de la chair* dont use le romancier pour dire l'homosexualité pénitentiaire.

Mais avec Vautrin, la sexualité marginale déborde aussi largement les enceintes du bagne pour s'immiscer dans la société régulière où l'éros criminel se charge de résonances bien plus contestataires. Hors des murs de la prison, le désir inverti du forçat continue de se dire dans toute sa dimension charnelle afin de lier de manière essentielle criminalité et libido scandaleuse. Dans cette fameuse pension "des deux sexes et autres" – c'est dire si Mme Vauquer est conciliante! –, Trompe-la-mort introduit nuitamment de jeunes hommes qu'il conduit dans sa chambre tout en sifflant quelque chanson galante, tandis que de manière générale, Jacques Collin, être sensuel par excellence, touche, caresse, embrasse et étreint, et ce, bien loin des murs de prison. Dès lors, même si la parole peut parfois se montrer réticente, le récit, lui, actualise le désir et montre le rapprochement des corps: ainsi Vautrin baise-t-il "chaleureusement" (BALZAC, 1976, 203) le front de Rastignac qu'il a drogué ou passe-t-il "son bras sous celui de Lucien avec [...] empressement" (BALZAC, 1977, 691). Pareillement, le forçat évadé amène le jeune Eugène à le toucher, par un geste à la valeur érotique évidente, alors qu'il exhibe une blessure:

Tenez, dit cet homme extraordinaire en défaisant son gilet et montrant sa poitrine velue comme le dos d'un ours, mais garnie d'un crin fauve qui causait une sorte de dégoût mêlé d'effroi, ce blanc-bec m'a roussi le poil, ajouta-t-il en mettant le doigt de Rastignac sur un trou qu'il avait au sein. (BALZAC, 1976, 136)

Le corps se dénude et se déploie dans toute sa matérialité pour s'offrir non seulement au regard mais encore à la caresse. Attribut masculin par excellence, le poil investit par un foisonnement hyperbolique le siège de la virilité qu'est le torse, et c'est sur le sein, partie hautement érotique, que se pose la main de Rastignac. Bien plus qu'un simple contact, le geste en lui-même renvoie, bien entendu, à l'acte sexuel, le doigt ayant valeur de symbole phallique et le trou de la blessure convoquant l'image de la pénétration. Alors que les études de mœurs carcérales se contentaient de suggérer et taisaient le désir homosexuel par un mutisme effarouché, la fiction se fait voyeuriste au moyen de la scène ainsi que du symbole et s'illustre par sa puissance éminemment transgressive de monstration. Mieux, si lexique et intrigue romanesques attestent bien une appropriation d'un amalgame entre incarcération et stupre, la fiction balzacienne lie de façon essentielle anomie sociale et luxure transgressive en émancipant cette dernière

de l'ethnographie pénitentiaire, comme si, et nous rejoignons ici ce qu'a pu en dire Pierre Laforgue, l'éros transgressif venait conforter l'*ethos* contestataire du criminel balzacien.

Et de fait, en dehors de Vautrin, plusieurs personnages doublent la transgression sociale d'un éros intempestif, couronnant alors leurs forfaits du scandale sulfureux d'une luxure éhontée sans pour autant que leurs penchants sexuels résultent d'un passé de prisonnier. Ainsi apprend-on, sans équivoque possible, que "si la *Fille aux yeux d'or* était vierge, elle n'était certes pas innocente" (BALZAC, 1977, 1091), allusion explicite par rétrospective aux pratiques saphiques auxquelles la jeune femme s'adonne avec Euphémie de San-Réal. De la même manière, Lisbeth et Valérie "offr[ent] le touchant spectacle d'une de ces amitiés si vives et si peu probables entre femmes, que les Parisiens, toujours trop spirituels, les calomnient aussitôt" (BALZAC, 1977, 195). Si la suspicion d'homosexualité apparaît comme le fruit d'un commérage malfaisant, le fait que cette amitié se substitue à l'attachement non réciproque de Bette pour Wenceslas invite à transposer la nature amoureuse de cette première affection vers celle qui attache Lisbeth à Mme Marneffe. Les deux femmes s'embrassent, se prennent la main, s'appellent "mon amour" (BALZAC, 1977, 199), Valérie offrant à Bette "l'obéissance des créoles, la mollesse de la voluptueuse" et une "beauté que [la vieille fille] ador[e], [...] beauté bien plus maniable que celle de Wenceslas qui, pour elle, avait toujours été froide et insensible" (BALZAC, 1977, 200-201). Le narrateur souligne d'ailleurs avec beaucoup d'insistance le plaisir qu'entraîne la complicité des deux femmes, plaisir explicitement désigné comme une jouissance: "Es-tu belle, ce matin ! dit Lisbeth en prenant Valérie par la taille et la baisant au front. Je jouis de tous les plaisirs, de ta fortune, de ta toilette... Je n'ai vécu que depuis le jour où nous nous sommes faites sœurs" (BALZAC, 1977, 239). En conformité avec l'évocation explicite de la jouissance, la vieille fille adopte un comportement et une phraséologie d'amoureux traduisant alors la forte charge érotique d'une affection dont la force permet jusqu'à la renaissance du personnage. L'intimité des deux femmes, dans ses gestes comme dans ses paroles, dépasse donc largement la seule amitié en plein cœur de Paris, dans le salon bourgeois des Marneffe où se côtoient commerçants enrichis et vieux héros de guerre.

Ainsi la représentation collective du criminel homosexuel ne saurait-elle rendre compte de la sexualité du hors-la-loi balzacien sans la réduire. S'il y a bien corrélation entre désir marginal et criminalité dans les romans balzaciens mettant en scène des meurtriers, l'homosexualité de ces personnages ne saurait être l'expression d'une

surenchère du vice ou d'une mauvaise habitude prise en prison. En réalité, criminalité et unisexualité apparaissent comme l'expression d'une même énergie superlative daubant les fades limites d'une société étriquée. Car le désir homosexuel s'illustre véritablement, dans le roman balzacien, comme un paroxysme amoureux qui déborde les cadres de la normalité, mais surtout de la médiocrité. L'homosexualité constitue donc l'éros de prédilection du criminel, chez qui la violence du geste appelle nécessairement la violence sublime du désir car seule la fureur de l'amour marginal semble pouvoir répondre à la férocité du hors-la-loi, dans la mesure où "il n'y a plus d'énergie que dans les êtres séparés de la société" (BALZAC, 2006, 47).

Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Balzac insiste sur la démesure d'un désir sexuel inscrit dans la chair même du criminel:

La passion est presque toujours, chez ces gens, la raison primitive de leurs audacieuses entreprises, de leurs assassinats. L'amour excessif qui les entraîne, constitutionnellement, comme disent les médecins, vers la femme, emploie toutes les forces morales et physiques de ces hommes énergiques. [...] L'amour physique et déréglé de ces hommes serait donc, si l'on en croit la Faculté de médecine, l'origine des sept dixièmes des crimes. (BALZAC, 1977, 537-538)

La sexualité du criminel est donc essentiellement, organiquement, une sexualité "monstrueuse" en raison de son outrance, et ce même lorsqu'elle s'inscrit dans le cadre normatif des relations hétérosexuelles en ce que l'excès du désir criminel semble se nourrir de l'énergie hyperbolique que le hors-la-loi concentre: l'éros despotique et la vigueur forcenée se confondent donc en une même violence impulsive, pierre de touche du corps désirant et du corps agissant. Or l'homosexualité, plus que toute autre forme d'érotisme, s'illustre chez Balzac comme un apogée d'énergie et de volupté, et donc, comme l'exacte correspondance à la vitalité du criminel. Certes, cette corrélation entre amours déviantes et passion irraisonnée traverse les représentations contemporaines de l'homosexualité. Parce qu'elles dérogent à la règle de la norme et donc, de la mesure et de la raison, les affections unisexuelles sont présentées comme avoisinant la folie. Ainsi Adolphe Dauvin présente-t-il le bague comme "le réceptacle des plus effroyables débauches. L'amour y règne avec toutes ses fureurs [...]! On a vu des forçats séparés de leur *poule* par la libération ou l'échafaud s'éteindre de désespoir et de langueur" (DAUVIN, 1841, 93). De nombreuses monographies font alors état de la jalousie morbide qui surveille et menace le partenaire dans un couple homosexuel, jalousie vengeresse que l'on retrouve par exemple dans le roman *La Fille aux yeux d'or* dans lequel la marquise de San Réal assassine son infidèle. Toutefois, il semble que Balzac

rejoigne davantage ici l'idéal romantique d'une énergie "synonyme d'exception, de paroxysme, de passion" (MARCANDIER, 1998, 95), bref d'une énergie *anarchique*, plutôt que les discours moralisateurs. Et effectivement, le roman balzacien prête aux amours unisexuelles une force confinant à la violence, le contre-nature se faisant le garant d'une énergie passionnelle supérieure déplaçant la réprobation depuis la marge vers la société régulière. Car l'excès s'appréhende dès la fin du XVIII^e siècle comme le principal critère d'un sublime où se fondent hétérodoxie et haut degré pour une véritable consécration de la pulsion. Aussi "l'originalité des premières années du XIX^e siècle réside[-t-elle] [...] dans le renouvellement de l'apologie des passions fortes" (DELON, 1988, 360), dont le corpus balzacien est pleinement redevable. Outre les emballements du sentiment, la débauche incarne plus précisément une "manifestation d'énergie" (KERLOUEGAN, 2006, 68) pulsionnelle appréhendée comme un gaspillage désespéré des forces vitales ou au contraire comme une quête d'infini. Dépendant des conceptions médicales du désir et du plaisir sexuels, les romantiques décrivent l'excès sensuel comme une expérience énergétique intense, qu'elle se solde par l'épuisement ou par un regain de force. Or l'amour homosexuel se présente justement, chez Balzac, comme une passion *énorme*, et en tant que violation de la double Loi médiocrate de la société et de la nature, il est la manifestation suprême d'un sublime qui a désormais partie liée avec "[la] violence, [la] perversion, [la] profanation" (MICHEL, 1982, 98).

De fait, la passion homosexuelle se manifeste en termes d'absolu et de supériorité: expérience des limites, l'éros criminel domine la sexualité normative en tant qu'apogée porteur des richesses de la grandeur et de l'exception. Si l'attachement de Vautrin pour Lucien est "monstrueusement beau" (BALZAC, 1977, 182), c'est avant tout parce que les "monstruosités [ont] des richesses spéciales, des grandeurs absorbantes" (BALZAC, 1977, 152). Le forçat ne dit d'ailleurs pas autre chose lorsqu'il déclare à Rastignac: "vous trouverez en moi de ces abîmes, de ces vastes sentiments concentrés que les niais appellent des vices" (BALZAC, 1976, 185), faisant du sublime, non un comble, mais une profondeur insondable et absorbante, où les choses vivent d'une existence plus dense. Cette survalorisation de l'éros homosexuel s'accompagne dès lors d'une forte dépréciation des amours normatives, que Vautrin ne cesse de dénigrer et de dédaigner, renversant dès lors toute l'échelle des valeurs érotiques par un pied-de-nez aux normes sclérosantes de la société régulière. Dans les nombreux discours du forçat, l'hétérosexualité se voit ainsi ravalée au statut de simple commerce, de simple transaction mettant le mari en possession d'une fortune par alliance. D'amour,

point, de plaisir, encore moins! Tout n'est qu'affaire de négoce en matière de noces. Mais par-delà le formalisme protocolaire de cet arrivisme galant, le forçat en rupture de ban ne cache rien du dégoût que suscite en lui l'amour des femmes lorsqu'il décrit le mariage et ce qu'il implique de sacrifices: "Ce ne serait rien que se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de la mère, faire des bassesses à déguster une truie, pouah!" (BALZAC, 1977, 139). Bien entendu, Vautrin cherche ici avant tout à décourager Rastignac afin de le faire opter pour la solution, ô combien avantageuse, qu'il lui propose pour s'enrichir. Reste que pointe, derrière cette première visée, le dégoût du bagnard qui joue les maîtres philosophes en théorie et en pratique. La répugnance, patente à travers l'interjection et l'isotopie de la saleté, renforce alors le refus de l'humiliation mais surtout le rejet de l'abject. Dès lors, cette forme sociale de la sexualité qu'est le mariage se trouve disqualifiée et déclassée, assimilée à une alliance honteuse et avilissante par un transfert des caractéristiques du contre nature vers la norme. Plus loin, faisant l'apologie de l'amitié masculine, Vautrin oppose d'ailleurs de manière explicite les relations avec l'autre sexe aux relations avec le même sexe:

Si je n'ai pas d'enfants (cas probable, je ne suis pas curieux de me replanter ici par bouture), eh bien, je vous léguerais ma fortune. Est-ce être l'ami d'un homme ? Mais je vous aime, moi. J'ai la passion de me dévouer pour un autre. Je l'ai déjà fait. Voyez-vous, mon petit, je vis dans une sphère plus élevée que celles des autres hommes. Je considère les actions comme des moyens, et ne vois que le but. Qu'est-ce qu'un homme pour moi? Ça! fit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous une de ses dents. Un homme est tout ou rien. Il est moins que rien quand il se nomme Poiret: on peut l'écraser comme une punaise, il est plat et il pue. Mais un homme est un dieu quand il vous ressemble: ce n'est plus une machine couverte en peau, mais un théâtre où s'émeuvent les plus beaux sentiments, et je ne vis que par les sentiments. Un sentiment, n'est-ce pas le monde dans une pensée? Voyez le père Goriot: ses deux filles sont pour lui tout l'univers, elles sont le fil avec lequel il se dirige dans la création. Eh bien, pour moi qui ai bien creusé la vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel, une amitié d'homme à homme. Pierre et Jaffier, voilà ma passion. (BALZAC, 1977, 186)

Il est particulièrement intéressant de noter la manière dont Trompe-la-Mort réduit la sexualité normée à la seule reproduction, évinçant ainsi toute dimension érotique par l'assimilation de l'accouplement à sa fonction purement biologique: la sexualité orthodoxe est promue modèle en raison de sa fertilité, soit, répond Vautrin, tel sera son seul privilège. Mais l'acte sexuel se voit qui plus est totalement déssexualisé par le truchement de la métaphore botanique tout autant que dévalué par l'ironie qui en ressort

si bien que l'éventualité de l'expérience dépendrait pour Vautrin de la seule curiosité et non de l'envie. Le forçat attaque donc les valeurs bourgeoises de front en démonétisant ce que la société représente comme l'aboutissement ultime du couple. Dépourvu de désir, l'amour hétérosexuel se voit alors privé de toute sensualité par sa réduction à la mécanique générative. Or après la revendication de sa propre stérilité, le forçat vante les mérites de l'amitié entre hommes dont il fait explicitement l'apanage des êtres supérieurs : la formule restrictive "il n'existe qu'un seul sentiment réel" fait de l'amour socratique une passion d'élection, forgée sur mesure pour les hommes vivant "dans une sphère plus élevée que celle des autres". Pourtant, cette amitié induit un assujettissement total similaire à celui de l'époux face à sa femme et pour lequel Vautrin se montre si dur. Il n'est dès lors plus question de bassesses à écœurer une truie mais du partage "des plus beaux sentiments" et de l'adoration, *in fine*, d'une déité toute charnelle. C'est que l'amour unisexe lie les hommes dignes de porter ce nom tandis qu'à nouveau, la majorité se situe du côté de la pure mécanique: aux "machines couvertes de peau" la greffe par bouture! Les hyperboles et superlatifs mettent alors en évidence la surqualité d'un attachement riche d'une densité affective et sensuelle sans égale. Le mépris de Vautrin pour ses contemporains s'explique alors paradoxalement par sa qualité d'homme "sentimental", quand le reste de la société se meut sous l'effet du calcul et de l'intérêt, nouveaux rouages d'une humanité déshumanisée. Si les actions ne sont que des moyens pour Vautrin, c'est donc parce que l'amour socratique place l'être aimé au-dessus de tout sous l'effet d'une affection supérieure. Dès lors ce que l'on nomme inversion est en réalité une position de surplomb.

L'inverti est bien celui qui aime mieux et plus fort, postulat défendu à de multiples reprises par Jacques Collin dans ses leçons sur l'art d'aimer dispensées à Esther:

Ma fille, dit le terrible juge, il est un amour qui ne s'avoue point devant les hommes, et dont les confidences sont reçues avec des sourires de bonheur par les anges.

– Lequel?

– L'amour sans espoir quand il inspire la vie, quand il y met le principe des dévouements, quand il ennoblit tous les actes par la pensée d'arriver à une perfection idéale. Oui, les anges approuvent cet amour, il mène à la connaissance de Dieu. Se perfectionner sans cesse pour se rendre digne de celui qu'on aime, lui faire mille sacrifices secrets, l'adorer de loin, donner son sang goutte à goutte, lui immoler son amour-propre, ne plus avoir ni orgueil ni colère avec lui, lui dérober jusqu'à la connaissance des jalousies atroces qu'il échauffe au cœur, lui donner tout ce qu'il

souhaite, fût-ce à notre détriment, aimer ce qu'il aime, avoir toujours le visage tourné vers lui pour le suivre sans qu'il le sache; cet amour, la religion vous l'eût pardonné, il n'offensait ni les lois humaines ni les lois divines, et conduisait dans une autre voie que celle de vos sales voluptés. (BALZAC, 1977, 455)

Il est avant tout intéressant de noter que l'inversion sexuelle se définit tout au long du roman par le biais de la comparaison, le triangle amoureux formé par le faux prêtre, la courtisane et Lucien induisant nécessairement une rivalité entre Herrera et Esther. Collin sert à la jeune femme un sermon des plus instructifs quant à la nature de l'affection qu'il porte au dandy, car si le forçat prétend donner une définition générale, le lecteur – et Esther elle-même – comprend qu'il est bien plus concerné que ce qu'il n'y paraît. Or Trompe-la-Mort présente ici un idéal qui touche au divin: bien loin des accusations conventionnelles d'immoralité, l'amour homosexuel que ressent Collin échappe à toute équivalence par sa supériorité et se soustrait par là-même à toute question de légitimité et de légalité. Totalement indépendant des considérations morales et religieuses, il est un *absolu*. Contrairement au désir pour l'autre sexe, teinté d'infamie par le passé de courtisane d'Esther et au sujet duquel le bagnard dit à nouveau sa répugnance, le goût du même a essentiellement partie liée avec la perfection et apparaît comme la manifestation achevée, quintessenciée, de l'attachement. Cette affection se dit d'ailleurs en termes quasi mystiques qui transfigurent l'amant en véritable avatar christique: oubli de soi, renoncement, abnégation et sacrifice, que le prêtre décline en une longue énumération d'infinitifs, font de l'homo-érotisme un sacerdoce. Cette homélie indirecte de l'unisexualité se trouve ainsi mâtinée de phraséologie chrétienne sans pour autant qu'il faille y voir une forme de blasphème ou de profanation dans la mesure où la rhétorique et la symbolique religieuses confèrent à l'inversion sexuelle une exemplarité incomparable. D'ailleurs, Collin reprend plus loin de telles images à son compte de manière à attester la supériorité de son amour pour Lucien par rapport à celui qu'éprouve Esther. Alors qu'il reproche à la courtisane de saper les projets de l'arriviste par sa possessivité, le forçat se prend pour exemple afin d'illustrer la force supérieure de son dévouement passionné: "Voilà ce que j'ai tenté de faire d'un désespoir qui se jetait à l'eau, reprit Carlos. Suis-je un égoïste, moi? Voilà comme l'on aime! On ne se dévoue ainsi que pour les rois; mais je l'ai sacré roi, mon Lucien! [...] Vous êtes une misérable femelle, vous aimez en femelle!" (BALZAC, 1977, 613). Collin s'arroge donc l'exemplarité amoureuse au moyen d'un discours où s'expose un attachement sans commune mesure: l'anaphore du présentatif, la question rhétorique et l'emploi du

pronom impersonnel confèrent aux propos de Collin la valeur d'une démonstration tandis que les exclamations et l'emphase par dislocation traduisent une auto-consécration. L'affection de la femme, déclassée par la désignation pétrie d'animalité "femelle", est définitivement rejetée pour son infériorité, comme si aimer les hommes revenait véritablement à *aimer en homme*. À nouveau, l'hétérosexualité se trouve donc renvoyée à son essentielle bassesse quand le désir homosexuel profite d'une essentielle supériorité. Cette disqualification de l'amour des femmes est d'ailleurs présente dans *Sarrasine* où l'adoration que voue le peintre au castrat s'illustre par une intensité chargée de la force de l'idéal. Tout le tragique de cette nouvelle réside en effet dans le fait que l'amour de *Sarrasine* condamne toute affection à l'insipidité et à l'insignifiance en la plaçant nécessairement sous le coup d'une comparaison fort peu avantageuse pour elle:

Ta main débile a renversé mon bonheur. Quelle espérance puis-je te ravir pour toutes celles que tu as flétries? Tu m'as ravalé jusqu'à toi. *Aimer, être aimé!* sont désormais des mots vides de sens pour moi, comme pour toi. Sans cesse je penserai à cette femme imaginaire en voyant une femme réelle. [...] J'aurai toujours dans le souvenir une harpie céleste qui viendra enfoncer ses griffes dans tous mes sentiments d'homme, et qui signera toutes les autres femmes d'un cachet d'imperfection! Monstre! toi qui ne peux donner la vie à rien, tu m'as dépeuplé la terre de toutes ses femmes. [...] Plus d'amour ! je suis mort à tout plaisir, à toutes les émotions humaines. (BALZAC, 1977, 1074)

Ainsi que le souligne Pierre Citron dans *Dans Balzac*, "le destin de *Sarrasine* est celui d'un être dont les tendances sont inconsciemment homosexuelles" (CITRON, 1986, 98). L'amour pour *Zambinella* se présente alors comme une relation doublement stérilisante, d'une part parce que, en tant qu'amour unisexe, il invalide toute possibilité de génération, mais surtout parce que, d'autre part, il disqualifie la Femme et invalide tout désir pour elle. La relation homosexuelle se révèle alors dans sa pleine nature castratrice dans le sens où, expérience de la perfection, elle engueule la féminité dans l'insuffisance et l'incomplétude. Car le castrat incarne le fantasme au point d'être désigné, au moyen de l'image mythologique, comme une chimère dont la monstruosité a paradoxalement partie liée avec l'idéal. Toute la réflexion esthétique sur la création peut donc se doubler d'une interrogation sur l'éros unisexe dans le sens où l'expérience amoureuse relatée s'ouvre sur l'infécondité mais aussi sur une *anesthésie* tant affectives qu'érotiques. La nouvelle pousse donc à l'extrême le raisonnement de *Vautrin* en excluant la figure féminine de la perfection, qui par sa richesse exclusive ouvre sur une paradoxale

stérilité. S'engage alors dans le cri de désespoir de Sarrasine toute une série d'oppositions témoignant du caractère inégalable et incomparable de l'éros transgressif: à sa plénitude succède le vide et le comble qu'il incarne engendre le manque, de sorte que l'idéal ouvre sur l'insatisfaction.

C'est d'ailleurs ce genre de sensualité aussi excentrique qu'incomparable que recherche le jeune de Marsay, aristocrate blasé par les plaisirs communs et "affamé de voluptés nouvelles, comme ce roi d'Orient qui demandait qu'on lui créât un plaisir, soif horrible, dont les grandes âmes sont saisies" (BALZAC, 1977, 1082). La promesse d'un excès de jouissance redevable de la bizarrerie même convainc de Marsay lors de sa première entrevue avec Paquita, et ce malgré, ou plutôt grâce à, de funestes présages. Conduit à l'hôtel de San-Réal par Christemio, le jeune aristocrate y découvre un décor sordide où la décrépitude jointe à la crasse flétrit toutes les prétentions au bon goût, la pièce où se trouve Paquita ressemblant davantage à un lupanar qu'à une délicate alcôve. L'espagnole est qui plus est placée sous la surveillance d'une femme à l'avenant du lieu et que sa hideur apparente à la figure mythologique de la harpie. Or la monstruosité et l'étrangeté de cette atmosphère constituent contre toute logique le sel de la rencontre:

Cette scène fut comme un songe pour de Marsay, mais un de ces songes qui, tout en s'évanouissant, laissent dans l'âme un sentiment de volupté surnaturelle, après laquelle un homme court pendant le reste de sa vie. Un seul baiser avait suffi. Aucun rendez-vous ne s'était passé d'une manière plus décente, ni plus chaste, ni plus froide peut-être, dans un lieu plus horrible par les détails devant une plus hideuse divinité, car cette mère était restée dans l'imagination d'Henri comme quelque chose d'inférial, d'accroupi, de cadavéreux, de vicieux, de sauvagement féroce, que la fantaisie des peintres et des poètes n'avait pas encore deviné. En effet jamais rendez-vous n'avait plus irrité ses sens, n'avait révélé de voluptés plus hardies, n'avait mieux fait jaillir l'amour de son centre pour se répandre comme une atmosphère autour d'un homme. Ce fut quelque chose de sombre, de mystérieux, de doux, de tendre, de contraint et d'expansif, un accouplement de l'horrible et du céleste, du paradis et de l'enfer, qui rendit de Marsay comme ivre. Il ne fut plus lui-même, et il était assez grand cependant pour pouvoir résister aux enivrements du plaisir. (BALZAC, 1977, 1084)

Tout dénote la nature fantasmagorique de la relation, présentée au détour de la comparaison comme une ivresse onirique, l'horrible et le monstrueux se faisant promesses de voluptés sans égales. Le passage se place alors sous le signe de la surenchère qui fait du monstrueux le gage d'un surpassement sensuel: s'ouvre à de Marsay le champ du "plus" et du "mieux". Le narrateur prend d'ailleurs le soin de

préciser que la charge sensuelle de cette rencontre n'est en aucun cas redevable de caresses ou de paroles sulfureuses mais bien d'une atmosphère paradoxalement contraire à toute manifestation du désir : le dégoût et la laideur, teintée d'angoisse, apportent dans leur association à la beauté un surcroît d'excitation et réalisent un idéal érotique. Le contre-nature, exprimé au moyen d'antithèses, s'impose donc avant tout comme un dépassement des habitudes et de la médiocrité et confine au *sur-naturel*. Henri et Paquita explorent alors les ressources insoupçonnées de l'étrange lors de leur premier corps à corps, alors que la jeune femme propose à son amant un jeu érotique inédit qui consiste à le déguiser en femme en guise de préliminaires amoureux. L'homo-érotisme se pare alors du prestige de l'exceptionnel par la rencontre inédite des contraires:

S'il est impossible de peindre les délices inouïes que rencontrèrent ces deux belles créatures faites par le ciel [...], il est peut-être nécessaire de traduire métaphysiquement les impressions extraordinaires et presque fantastiques du jeune homme [...]. L'union si bizarre du mystérieux et du réel, de l'ombre et de la lumière, de l'horrible et du beau, du plaisir et du danger, du paradis et de l'enfer [...] se continuait dans l'être capricieux et sublime dont se jouait de Marsay. (BALZAC, 1977, 191)

Le travestissement d'Henri ainsi que sa féminisation, à travers le pluriel «ces deux belles créatures», invitent à lire l'union des deux personnages en termes d'unisexualité. Le roman exhibe ainsi, mais de manière détournée, une sexualité dont le secret structure le récit. L'étreinte de de Marsay et de Paquita constitue pour le jeune homme l'expérience du plus pur fantasme: l'extase sexuelle qui en découle s'inscrit véritablement hors des limites du réel et de sa banalité. L'accumulation d'antithèses révèle combien le plaisir «coupable» procède d'une rencontre voluptueuse des contraires, comme si l'unisexualité seule ouvrait et explorait l'empan des sensations. L'érotisme unisexuel s'impose donc, paradoxalement, comme une expérience plurielle et totale, renvoyant la sexualité commune au manque et à la frustration. Si l'éros homosexuel est essentiellement marginal, c'est donc, sous la plume de Balzac, parce qu'il met en péril la norme, mais surtout, par le plaisir exquis qu'il procure, les frontières du monde connu. S'il se définit contre la nature, c'est donc avant tout parce qu'il la surpasse. Et cette fois-ci, ce n'est pas l'horreur du dégoût qui entrave la parole mais bien une volupté superlative qui échappe à toute rationalisation. Le corps, sous son emprise, accède enfin à l'idéal et à l'absolu.

L'affinité qui existe, dans les romans balzaciens, entre criminalité et désir "déviant" n'est en somme que superficiellement redevable des diverses entreprises contemporaines d'ethnographie et de nosographie carcérales. Le crime n'appelle le désir marginal que parce qu'ils sont tous deux l'expression d'une énergie hyperbolique et anarchique, défi et dépassement de codes lénifiants. Contre l'apathie médiocrate de la société post-révolutionnaire, le criminel et sa sexualité subversive s'épanouissent donc dans un sublime anomique, aussi violent qu'intense, aussi indécent qu'idéal. L'éros criminel ne se situe donc ni à côté ni contre la norme, mais au-delà, car cette "amitié [...] figure une socialité fondée sur un absolu, l'absolu de l'amour, amour qu'il serait réducteur et sans pertinence de qualifier d'homosexuel, car un tel amour passe les mots, il est par-delà toute typologie, et à plus forte raison par-delà toute pathologie. Pour cette raison il représente en quelque sorte une idéalité transcendante" (LAFORGUE, 2014, 27). La répulsion morale et hygiéniste cède alors la place, dans la fiction balzacienne, à l'admiration, qui reconfigure l'abomination en signe d'élection. Car le romancier transfigure le contre-nature en surnature de sorte que la solitude de l'inverti devient la manifestation, non plus de sa marginalité, mais de sa supériorité. Si inversion il y a, il s'agit donc avant tout d'un renversement de perspective qui fait du criminel une instance de jugement et non plus l'objet d'un jugement dans une totale dévaluation de la norme. L'unisexualité est donc bel et bien l'expression d'une résistance, non pas à l'ordre mais à l'insipide médiocrité.

BIBLIOGRAPHIE

- APPERT, Benjamin, *Bagnes, prisons et criminels*, Paris : Guilbert-Roux, 1836, III.
- BALZAC, Honoré, *Illusions perdues*, Paris : Gallimard, 1977, V.
- , Préface à *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris : Gallimard, 1977, VI.
- , *La Cousine Bette*, Paris : Gallimard, 1977, VII.
- , *La Fille aux yeux d'or*, Paris : Gallimard, 1977, V.
- , *Le Père Goriot*, Paris : Gallimard, 1976, II.
- , *Sarrasine*, Paris : Gallimard, 1977, VI.
- , *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris : GF, 2006.

BERTHIER, Philippe, “Balzac du côté de Sodome”, *L'Année Balzacienne*, Paris, 1979, p. 147-177.

BORDAS, Éric, “Introduction. Comment en parlait-on?”, *Sodome et Gomorrhe, Romantisme*, Paris : Armand Colin, 2013, n. 159, p. 3-17.

CITRON, Pierre, *Dans Balzac*, Paris : Seuil, 1986.

DAUVIN, Adolphe, “Les forçats”, *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris : Curmer, 1841, VI.

DELON, Michel, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières: 1770- 1820*, Paris : PUF, « Littératures modernes », 1988.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris : Gallimard, 1976.

GAUTIER, Théophile, “De l'originalité en France”, *Fusains et eaux-fortes*, Paris : Charpentier, 1880.

KERLOUÉGAN, François, *Ce fatal excès du désir. Poétique du corps romantique*, Paris : Honoré Champion, 2006.

LAFORGUE, Pierre, *L'Eros romantique. Représentations de l'amour en 1830*, Paris : euredit, 2014.

LUCEY, Michael, *Les ratés de la famille. Balzac et les formes sociales de la sexualité*, Paris : Fayard, 2008.

MARCANDIER, Christine, *Crimes de sang et scènes capitales*, Paris : PUF, 1998.

MICHEL, Arlette, *La Duchesse de Langeais et le romanesque balzacien, Figures féminines et roman*, Paris : PUF, 1982.

MOREAU-CHRISTOPHE, Louis-Mathurin, “Les détenus”, *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris : omnibus, 2004, p. 531-649.

PASTORELLO, Thierry, *Sodome à Paris. Fin XVIII^e- milieu XIX^e siècle : l'homosexualité masculine en construction*, Paris : CREAPHISEDITIONS, 2011.

SAINT-GÉRARD, Jacques-Philippe, “Homosexualité des alphadécédets : remarques sur un innommable des dictionnaires conformes, et recours aux excentriques”, *Sodome et Gomorrhe, Romantisme*, Paris : Armand Colin, 2013, n. 159, p. 19-34.

SIBALIS, Michel, “Criminel”, in TIN, Louis-Georges (org.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris : PUF, 2003, p. 110-112.

VIDOCQ, Eugène-François, *Les Voleurs*, Paris : Robert Laffont, 1998.

VILLERMÉ, Louis-René, *Des prisons telles qu'elles sont, et telles qu'elles devraient être*, Paris : Méquignon-Marzis, 1820.